



LA FIGURE DE NANCY HUSTON – ÉCRIVAIN TRANSFRONTALIER

Entre exil et écriture l'intermédiaire du tiers et son langage

Ana Maria ALVES

Instituto Politécnico de Bragança -ESE & CLLC
amalves@ipb.pt

Les gens vous disent: Ah ! quelle chance vous avez de pouvoir voyager ! Vous êtes allée en Inde, au Japon, au Mexique, à Tombouctou – comme je vous envie, c'est extraordinaire!

D'accord, aller dans un pays étranger, c'est souvent intéressant. Mais c'est, aussi, déstabilisant. Angoissant. Déboussolant. Je ne sais pas comment on fait pour l'oublier. Chaque fois que je traverse une frontière, je me rappelle: Ah oui. C'est comme ça, encore. La détresse de l'étranger. (Huston, 1999: 76).

Cet extrait de *Nord Perdu* nous renvoie, comme le titre le suggère, à l'expérience personnelle d'un écrivain qui se sent égaré à l'occasion de ses voyages, à la traversée des frontières ou « commence un autre monde, un rapport d'idées, de sentiments et de passions qui surprennent et déconcertent l'étranger » (Lefebvre, 1994: 163).

Vêtu de son masque de romancière, Nancy Huston, canadienne anglophone, qui a vécu aux États-Unis et s'établit, en 1973, à Paris, sa « ville adoptive » (Huston, 1999: 14) plante, dans cet extrait, le "théâtre de l'exil" (*idem* : 30) – une des thématiques qui lui est très chère, un leitmotiv hustonien.

D'après Nancy Huston « l'exil" n'est que le fantasme qui nous permet (...) d'écrire » (Huston & Sebbar, 1986: 109). L'auteur puise dans ce thème car elle ressent que « les exilés, eux, sont riches. Riches de leurs identités accumulées et contradictoires » (Huston, 1999: 18) mais elle est aussi consciente que « l'exil [est aussi]. Mutilation. Censure. Culpabilité » (*idem*: 22) difficulté de s'intégrer dans un autre pays ou l'étranger éprouve une angoisse singulière, une « sensation pénible de division » (*idem*: 23), d'inclusion/d'exclusion sociale, culturelle, linguistique, identitaire.



Elle s'allie, de la sorte, à la réflexion d'Edward Saïd qui affirme que « l'exil (...) est terrible à vivre. C'est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer » (Saïd, 2008 : 241). Elle est convaincue qu'il est absolument essentiel de vivre cette expérience d'étranger pour comprendre et surtout pour prendre conscience que l'être humain est étranger à soi-même reprenant ainsi l'idée de Julia Kristeva qui défend dans *Étrangers à nous-mêmes* que:

Ceux qui n'ont jamais perdu la moindre racine vous paraissent ne pouvoir entendre aucune parole susceptible de relativiser leur point de vue. Alors quand on est soi-même déraciné, à quoi bon parler à ceux qui croient avoir leurs propres pieds sur leur propre terre? L'oreille ne s'ouvre aux désaccords que si le corps perd pied. Il faut un certain déséquilibre, un flottement sur quelque abîme, pour entendre un désaccord (Kristeva, 1988 : 29-30).

Ce déchirement provoqué par l'exil, cette expérience cruelle que produit l'éloignement est accompagnée et surtout renforcée par le problème de la barrière linguistique comme elle le précise d'ailleurs dans cet extrait:

Dès que je me trouve de l'autre côté de la frontière : la langue. Mur opaque. Etres impénétrables. Ils rient, on ne sait pas pourquoi. Ils se fâchent, s'excitent, s'interpellent, on ignore de quoi il s'agit. Ce n'est pas loin d'être cauchemardesque, quand on y pense. Même si l'on ressemble physiquement aux autochtones, ce qui n'est pas toujours le cas, on est vite repéré. Il suffit qu'on prononce un seul mot et ils le savent: on est pas d'ici. « je... » Non. Pas je. Trouvez autre chose. On est bâillonné. On balbutie, on bégaie, on ne sait rien dire du tout. On sort son Guide vert, on feuillette les pages « expressions courantes », on ânonne quelques syllabes et les gens ricanent, vous regardent de travers. On est débile. (Huston, 1999: 77)

Dans *Nord Perdu*, Nancy Huston avoue que la réaction normale d'un étranger face à une nouvelle réalité linguistique est de l'imiter. Ainsi, « l'expatrié découvre de façon consciente (et parfois douloureuse) » (*idem* :

19) qu'il est condamné à « l'imitation » (*idem* : 22). L'étranger est ici perçu comme un être errant à la recherche de repère culturel et linguistique:

Quitter son pays et conduire le reste de son existence dans une culture et une langue jusque-là étrangères, c'est accepter de s'installer à tout jamais dans l'imitation, le faire semblant, le théâtre. (*idem* : 30).

Dans le théâtre de l'exil, on peut se « dénoncer » comme étranger par son apparence physique, sa façon de bouger, de manger, de s'habiller, de réfléchir et de rire (...). (*idem* : 31).

L'étranger, donc, imite. Il s'applique, s'améliore, apprend à maîtriser de mieux en mieux la langue d'adoption... Subsiste quand même, presque toujours, en dépit de ses efforts acharnés, un rien (*idem* : 33).

Huston défend que l'étranger se débat entre le désir de s'adapter, de communiquer et la souffrance qu'il éprouve face aux réactions des Français qui recherchent à l'identifier comme autre pour plus qu'il s'efforce à les imiter. L'exilé, comme elle le soutient dans *Nord Perdu*, « a la conviction profondément ancrée dans son subconscient tout en étant régulièrement dénoncée comme une aberration par sa conscience, qu'il existe une partie de lui-même, ou pour mieux dire un autre lui-même, qui continue de vivre là-bas ». (*idem* : 109). C'est pourquoi, il ressent une énorme difficulté à s'adapter d'autant plus qu'il se montre impuissant face à la suprématie langagière des Français qui est ici mise au summum pour marquer la peine que l'étranger a à se rapprocher de la norme. « C'est une très grande dame la langue française [dit-elle dans *Nord Perdu*]. Une reine Belle et puissante » (*idem* : 47).

Les remarques qu'elle fait à propos des Français ont d'ailleurs un doux contour de xénophobie quand elle décrit leur comportement, leur façon de guetter l'étranger pour le mettre à découvert, pour le vilipender, pour le dénoncer:

Une petite trace d'accent. Un soupçon, c'est le cas de le dire. Ou alors... une mélodie, un phrasé atypiques... une erreur de genre, une imperceptible maladresse dans l'accord des verbes ... Et cela suffit. Les Français guettent... ils sont tatillons, chatouilleux, terriblement sensibles à



l'endroit de leur langue... c'est comme si le masque glissait... et vous voilà dénoncé !

On entraperçoit le vrai vous que recouvrait le masque et l'on saute dessus: Non mais... vous avez dit "une peignoire"? "un baignoire"? "la diapason"? J'ai bien entendu vous vous êtes trompé? Ah! C'est que vous êtes un ALIEN! Vous venez d'un autre pays et vous cherchez à nous le cacher, à vous travestir en Français, en francophone... Mais on est malins, on vous a deviné, vous n'êtes pas d'ici... (*ibidem*).

On est [alors] bâillonné [dit-elle] (*idem* : 77), réduit (...) au silence. Totalement idiot et impuissant! (*idem* : 78).

Cette impuissance, peut provoquer chez l'étranger un repli sur soi-même, un renfermement qui rendra difficile la construction de soi dans l'autre langue, sachant que « ce silence de l'exil est indissociable de la tentative de comprendre, tout en ayant conscience que cela signifie entrer dans une zone d'ombre qu'on ne pourra jamais complètement éclairer » (Huston & Sebban, 1986 : 97). En tant qu'étrangère, elle se situe donc dans cette zone d'ombre, qui peut être comprise comme une zone de refuge ou elle fera l'apprentissage d'une nouvelle langue qui lui permettra une renaissance, un nouveau départ " une possibilité de sauvetage " (Ploquin, 2000: 6).

Cette douloureuse expérience de l'exil, de la perte, de la découverte d'une autre langue, a profondément marqué Huston qui a subi au long de son enfance des épreuves qui la marqueront à jamais mais qui ont « transformé [sa] détresse en richesse » (Argand, 2001: 32).

Huston connaît d'abord l'arrachement à sa mère qui l'a abandonnée à l'âge de six ans et par la suite elle vivra l'expérience du déracinement. Engagée dans un mouvement de déplacement dès le plus tendre âge, elle quittera le Canada pour passer quelques temps en Allemagne en compagnie de sa belle-mère d'origine allemande et s'installera aux Etats-Unis à l'âge de 15 ans avec sa nouvelle famille. Son enracinement à la langue française ne se fera que plus tard, à l'âge de 20 ans, en 1973, lors de son séjour à Paris, où, dans le cadre d'une bourse d'étude de son université new-yorkaise, elle suivra les cours de sémiologie de Roland Barthes. Par la suite, elle décidera,

d'y poursuivre ses études pour développer son travail de mémoire sur « les jurons français (gros mots, blasphèmes et injures) [qu'elle fera] sous la houlette » (Huston, 1999: 63) de Roland Barthes et qui sera publié aux éditions Payot sous le titre de *Dire et interdire*.

Cette traversée d'épreuves marquera son développement bilingue vu que, et comme le souligne Huston, « la première langue, la "maternelle", acquise dès la première enfance, vous enveloppe et vous fait sienne, alors que pour la deuxième, l'"adoptive", c'est vous qui devez la materner, la maîtriser, vous l'approprier » (*idem* : 61). A cela l'auteur ajoute que:

La langue française (...) était, par rapport à [sa] langue maternelle, moins chargée d'affect et donc moins dangereuse. Elle était froide et [elle] l'abordait froidement. Elle [lui]'était égale. Au début, (...) cela [lui] conférait une immense liberté dans l'écriture (...). Mais d'un autre côté (...), [elle] avai[t] presque trop de liberté à son égard. La langue française ne [lui] était pas seulement égale, elle [lui] était indifférente. (...) Elle n'était pas [s]a mère (*ibidem*).

A propos de cette initiation à l'écriture à partir d'une langue qui lui était étrangère, elle affirmera dans sa correspondance avec Leïla Sebbar dans *Lettres parisiennes - Autopsie de l'exil* que « sa venue à l'écriture [était] intrinsèquement liée à la langue française. Non pas qu'[elle] la trouv[a] plus belle ni plus expressive que la langue anglaise, mais, étrangère, elle [était] suffisamment étrange pour stimuler [s]a curiosité » (Huston & Sebbar, 1986: 14). Ce choix avait déjà été expliqué auparavant dans son essai *Désir et Réalité* en 1996 où elle affirmait que le français avait été choisi « plus ou moins [sous] l'effet du hasard. La nécessité (...) était de (...) se sauver. Et, sans jamais se l'être consciemment dit, [elle savait] que [son] salut passait par le changement de langue » (Huston, 1996: 264).

Ce choix sera surtout marqué par l'abandon maternel qui renforcera son déracinement comme elle le souligne dans *Nord Perdu*:



Si j'ai pu devenir romancière, c'est que j'ai été obligée d'apprendre tôt à faire exister de façon convaincante, pour me rassurer sinon pour survivre, l'amour de celle qui est en principe l'emblème de la proximité et de la présence – mais qui dans mon cas, était devenu lointaine, à jamais inaccessible » (Huston, 1999: 15).

L'apprentissage d'une nouvelle langue ne viendra pas, pour autant, faciliter son intégration car Huston n'a jamais cessé de se sentir étrangère comme elle le témoigne d'ailleurs lors d'une interview au magazine *Psychologies* en 2012 qui l'interroge à ce sujet:

Vous sentez-vous « étrangère » ?

Nancy Huston : Je me sens en exil depuis toujours. Je ne sais pas ce que signifie « chez moi » car, quand j'étais petite, ma famille déménageait tout le temps et j'étais toujours la nouvelle, l'« étrangère » à l'école. Je n'appartenais à aucun groupe. Or, quand on est enfant, c'est très important ce sentiment de faire partie d'un « clan ». Ça ne m'est pas arrivé. Quand j'avais 6 ans, j'ai passé plusieurs mois chez ma future belle-mère en Allemagne et je me souviens de l'euphorie que j'ai ressentie une fois installée là-bas. Ce fut la même chose quand, à 20 ans, je suis venue passer une année à Paris. J'allais pouvoir me reconnaître étrangère puisque je l'étais effectivement.¹

Dans ce « théâtre de l'exil » (Huston, 1999 : 30), elle tente l'apprentissage du français pour s'éloigner de sa langue maternelle qui la renvoie à la douloureuse expérience de la séparation tandis que la langue étrangère, comme elle le souligne dans *Désir et Réalité*, lui proportionne une « nouvelle identité; l'autre, l'ancienne, est jetée à la poubelle, rejetée dans les ténèbres du passé, dans l'enfer » comme elle le souligne (Huston, 1996: 264).

¹ Interview, Magazine *Psychologies*, du 24 février 2012, via le site des éditions Iconoclast. [Consulté le 14 février 2016]. Disponible sur le Web: <http://www.editions-iconoclaste.fr/spip.php?article1637>



Face à cette expérience de l'exil, elle recherche une nouvelle orientation, un nouveau vécu. À ce propos, nous rappelons Trigano qui affirme : « avec l'exil, un tournant radical est vécu: ou bien l'exilé se perd corps et biens avec la dislocation de la ronde de la transmission, ou bien il se fait commencement d'une transmission à venir, se haussant à la hauteur d'un héros, inaugurant une histoire nouvelle (Trigano, 2001: 14-15).

Il s'agit bien ici d'une histoire nouvelle que recherche Huston comme elle le témoigne en 2007:

Pour ma part j'ai commencé par écrire en français afin d'échapper à ma langue maternelle (...) [j'ai pris] mon envol grâce à la liberté et à la légèreté que me conférait le français, l'illusion qu'elle m'octroyait de n'avoir pas d'enfance, pas d'inconscient, pas de racines, pas de déterminisme... (Huston, 2007 : 154).

Elle recherche, à partir de cette épreuve, une nouvelle ouverture, une nouvelle fenêtre culturelle, de nouvelles réalités car elle a conscience que « les langues ne sont pas seulement des langues; ce sont aussi des *world views*, c'est-à-dire des façons de voir et de comprendre le monde. » (Huston, 1999: 51). Les langues deviennent un outil de survie, de travail pour l'étrangère qui devient écrivain et qui « écrit pour agrandir le monde, pour en repousser les frontières. » (Huston, 2007: 153-154) pour tirer « profit de ses identités multiples » (Argand, 2001: 32). Dans ce sens, elle se rapproche de la pensée de Nicole Lapierre qui défend que « l'exil est une douloureuse expérience et en même temps, un puissant facteur d'enrichissement de la culture moderne » (Lapierre, 2006: 117) ou encore de la pensée de Edward Saïd pressenti dans la phrase placée en quatrième de couverture de l'édition d'Actes Sud qui déclare « (...) l'exil peut engendrer de la rancœur et du regret, mais aussi affûter le regard sur le monde » (Saïd, 2008).

A ce propos, Huston témoignera à son amie Leïla Sebbar dans *Lettres parisiennes*, que le fait de vivre à l'étranger lui a « permis d'avoir, vis-à-vis du pays d'origine et du pays d'adoption, un petit recul critique: [elle] les perçoi[t] l'un et l'autre comme des *cultures* [dit-elle] » (Huston & Sebbar,

1986: 14). Pour plus qu'elle constate la richesse de nouveaux repères culturels, elle a conscience de la difficulté éprouvée par l'étranger qui « s'adapte. (...) fait ce qu'[il] peut. (...) devient fou » (Huston, 1999 : 40). Étranger qui se sent hors norme, *outsider* face à une nouvelle langue, une nouvelle culture même pour ceux qui ont choisi « A L'ÂGE ADULTE, (...) de quitter son pays et de conduire le reste de son existence dans une culture et une langue jusque-là étrangères » (*idem* : 30).

Cette difficulté d'adaptation est très présente chez Nancy Huston qui dans *Lettres parisiennes*, se définit comme étant « une fausse Française, une fausse Canadienne, une fausse écrivaine, une fausse prof. d'anglais » (Huston & Sebban, 1986: 101). Dans *Nord Perdu*, elle accentue se sentiment de non appartenance, de fausse bilingue:

Depuis longtemps, [dit-elle] je rêve, pense, fais l'amour, fantasme et pleure dans les deux langues tour à tour, et parfois dans un mélange ahurissant des deux. Pourtant, elles sont loin d'occuper dans mon esprit des places comparables: comme tous les faux bilingues sans doute, j'ai souvent l'impression qu'elles font chambre à part dans mon cerveau (...) elles sont distinctes, hiérarchisées, d'abord l'une ensuite l'autre dans ma vie, d'abord l'autre ensuite l'une dans mon travail. (Huston, 1999: 60-61).

Dans un entretien réalisé par Mi-Kyung Yi, intitulé *Epreuve de l'étranger*, elle réitère cette idée en témoignant qu'elle

ne voulais[t] pas être un écrivain français; [qu'elle n'était] pas – [qu'elle ne [pouvait] pas être – un écrivain canadien, [qu'elle] n'a jamais écrit un mot au Canada. C'est là qu'[elle a] compris qu'[elle] faisai[t] partie d'un groupe d'écrivains divisés » (Huston, 2001: 9).

Cette pensée sera prolongée dans son essai *Âmes et corps*, où elle questionne son appartenance à la littérature, affirmant que « pour être un écrivain divisé il ne suffit pas de changer de pays (...) ou de langue (...); il faut en souffrir. En d'autres termes, il faut que ce déplacement remette en cause votre identité en tant que telle et devienne le thème principal, lancinant, de votre existence » (Huston, 2004: 68).

L'auteur est alors persuadé que son exil volontaire, choisi « de son propre chef, de façon individuelle pour ne pas dire capricieuse » (Huston, 1999: 30), comme elle l'affirme d'ailleurs dans *Nord Perdu*, n'illustre pas un bouleversement, mais un tourment existentiel vécu entre-deux langues, deux cultures qui « n'occupent pas du tout la même place dans [son] cerveau ni dans [son] histoire » (Ploquin, 2000: 7). Huston vit cet entre-deux, comme espace de coexistence, entre un passé douloureux marqué par des blessures qui cicatrisent lentement et l'« inquiétante étrangeté » d'une nouvelle réalité où naîtra un écrivain pluriel bercé par le concept défendu par Kristeva d'après lequel « nous nous savons étrangers à nous-mêmes, et c'est à partir de ce seul appui que nous pouvons essayer de vivre avec les autres (Kristeva, 1988 : 250). Cette nouvelle prise de conscience, de respect de l'autre, de renaissance, pourra permettre la manifestation, comme le souligne Derrida, du « langage de l'hospitalité (...) où, d'une certaine manière, le langage se réinvente » (*apud* Seffahi, 1999 : 113).

C'est précisément dans ce nouveau monde où le langage se réinvente entre une langue l'autre, entre une culture l'autre, dans cet entre-deux que Huston se situera. L'utilisation de la langue étrangère lui rappellera son origine, mais évoquera également la raison qui l'a conduite à prendre le chemin de l'exil, lui ouvrant la possibilité d'une nouvelle réalité d'un renouveau au sein d'une culture et d'une langue d'adoption où elle a choisi d'écrire se situant entre plusieurs genres comme elle le témoigne à Leïla Sebbar dans *Lettres Parisiennes* et quelques années plus tard dans *Nord Perdu*:

Je n'y avais jamais pensé, mais le fait que l'une et l'autre nous écrivions des essais et des romans est peut-être lié à notre exil: nous faisons l'aller-retour entre les genres, nous appliquant à en brouiller les frontières...? (Huston & Sebbar, 1986: 154).

**BIBLIOGRAPHIE****Sources primaires:**

HUSTON, Nancy (1997). *Désir et Réalité*. Arles: Actes Sud/Montréal: Leméac.

HUSTON, Nancy (1999). *Nord perdu suivi de Douze France*. Arles: Actes Sud. Coll. Babel, n° 637.

HUSTON, Nancy (2001). « Épreuves de l'étranger entretien avec Nancy Huston réalisé par Mi-Kyung Yi », in *Horizons philosophiques*, vol. 12, n° 1, p. 9.

HUSTON, Nancy (2004). *Âmes et corps. Textes choisis 1981-2003*. Arles: Actes Sud. Montréal: Leméac.

HUSTON, Nancy (2007). « Traduttore non è traditore », in Le Bris, Michel et Rouaud, Jean (éds). *Pour une littérature monde*. Paris: Gallimard, pp. 151-160.

HUSTON, Nancy & SEBBAR, Leïla (1986). *Lettres parisiennes. Autopsie de l'exil*, correspondance entre Nancy Huston et Leïla Sebbar. Paris: Flammarion, coll. « J'ai lu » 5394.

Interview à Nancy Huston, *Magazine Psychologies*, 24 février 2012, via le site des éditions Iconoclast. <URL: <http://www.editions-iconoclaste.fr/spip.php?article1637>> [Consulté le 14/II/2016]

Sources secondaires:

ARGAND, Catherine (2001). « Entretien: Nancy Huston », *Lire*, n° 293, pp. 31-35.

LAPIERRE, Nicole (2006). *Pensons ailleurs*. Paris: Gallimard, coll. « Folio essais ».

LEFEBVRE L. (1994). *Der Rhein und seine Geschichte*. Frankfurt a. M., Suhrkamp-Verlag.

LEUWERS, Eds. (2001). *La langue de l'autre ou la double identité de l'écriture*. Tours: Publications de l'Université François Rabelais, pp. 5-18.

PLOQUIN, Françoise (2000). "Entretien avec Nancy Huston." *Français dans le monde* 308 (Jan.-Feb.), pp. 6-7.

SAID E. W. (2008). *De la littérature et de l'exil: Réflexions sur l'exil - Et autres essais*. Paris: Actes Sud.

SEFFAHI, Mohamed (dir.) (1999). *Manifeste pour l'hospitalité – Autour de Jacques Derrida*. Paris: Editions Paroles d'aube. Diffusion/Distribution, Presses universitaires de France.

TRIGANO S. (2001). *Le temps de l'exil*. Paris : Payot.